



Les villes de papier

Dominique Fortier

Dossier de presse

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
(418) 522-1209
www.editionsalto.com
info@editionsalto.com


alto

Prix

Prix littéraire des lycéens AIEQ 2019

Finaliste au Prix littéraire des collégiens du Québec

Liste préliminaire du Prix des libraires du Québec

Palmarès littéraire 2018 - Les 10 meilleurs romans de
l'année de *Plus on est de fous, plus on lit!*

Sélection Romans d'ici qu'on a adorés 2018 de ARTV

Coup de coeur Renaud-Bray

Les libraires conseillent : sélection de septembre 2018

Sélection « Livres de l'année » du Quill & Quire

Quelques échos

«C'est un livre absolument réussi, il faut le lire.»

Marie-Louise Arsenault, *Plus on est de fous, plus on lit!*

«Un chef d'oeuvre. C'est remarquable, exceptionnel! La plume de Dominique Fortier est éblouissante. C'est lumineux et émouvant.»

Chrystine Brouillet, *Salut, Bonjour - Week-end!*

«À travers quelques épisodes choisis ou imaginés tirés de la « vie parfaite » de la poétesse américaine Emily Dickinson, avec intelligence et sensibilité, l'auteure d'*Au péril de la mer* y livre aussi une profession de foi envers la littérature comme suprême valeur-refuge.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*

«Un livre superbe, tout en délicatesse et en profondeur, l'un des grands titres de cette rentrée. [...] Les villes de papier de Dominique Fortier a su rendre, en dialoguant avec l'oeuvre, la sidération qui s'empare de nous quand on lit la poésie de Dickinson.»

Chantal Guy, *La presse +*

«Quel délice! C'est brillant et poétique. Dominique Fortier est une écrivaine pertinente et lucide sur la question des lieux qui nous habitent.»

Claudia Larochelle, *RDI Matin*

«Un livre d'une grande sensibilité qui nous amène dans l'univers intime de deux grandes auteures liées par l'amour des mots.»

Marie-Hélène Vaugeois, *Les libraires*

«Dominique Fortier, plusieurs fois récompensée pour ses romans précédents, dépeint à sa manière (magnifique !) la vie énigmatique de la grande écrivaine Emily Dickinson, celle qu'on surnommait «la dame en blanc». [Elle] en fait un portrait délicat, tout en offrant une réflexion sur les lieux qu'on habite... et qui nous habitent aussi. [...] Dominique a réussi à marier la justesse et la précision avec un minimum de mots évocateurs, en enlevant tout ce qui n'était pas absolument nécessaire.»

Marie-France Bornais, *Journal de Montréal*

«L'auteure montréalaise signe encore ici un texte intimiste tout en finesse. Sa prose limpide rejoint ainsi les mots d'une poétesse aujourd'hui considérée parmi les plus importantes du XIXe siècle.»

Jessica Dostie, *Métro*

«Il m'est difficile de ne pas succomber ici à la tentation de vous citer le livre en entier pour vous enjoindre de le lire tant les passages d'une rare poésie y sont légion. Et c'est peut-être là la plus grande vertu de ce roman, celle de nous enseigner à prêter l'oreille à cette poésie, au magnétisme des mots [...].»

Thomas Dupont-Buist, *Lettres québécoises*

«De son écriture élégante et figolée, Dominique Fortier façonne des univers singuliers et sensibles où il fait bon errer.»

Alexandra Mignault, *Les libraires*

«Brillantissime écrivaine, Dominique Fortier revient illuminer nos librairies avec un sixième livre qu'elle consacre à l'énigmatique Emily Dickinson [...] Une réflexion enivrante sur un personnage intemporel, mais aussi sur ces lieux qui nous façonnent et qui peuvent influencer notre destinée.»

Simon-Olivier Fecteau, *L'actualité*

«[...] un portrait d'une magnifique délicatesse, léger comme le grillon ou le flocon de neige qu'on associe à la poésie d'Emily Dickinson.»

Michel Biron, *L'inconvénient*

«L'écriture feutrée de Dominique Fortier trouve ici une muse à sa hauteur. [...] C'est un hommage au pouvoir de l'imagination, et aux petits moments répétitifs de notre vie qui sont autant de briques pour construire notre univers mental.»

Michel Paquet, *La Bible urbaine*

«Fortier nous offre ici un récit tout en douceur, une biographie romanesque qui se déguste comme un chocolat fin, une tapisserie des petits moments routiniers et répétitifs d'une vie consacrée à l'écriture.»

P.-A. Buisson. *Ton barbier*

«On nage entre récit et poésie, du jardin à la chambre de l'écrivaine, en goûtant chaque mot.»

Josiane Desloges, *Le Soleil*

« C'est un voyage éblouissant dans la vie et l'œuvre d'Emily Dickinson, une poétesse qui m'émeut. »

Karine Vilder, *Journal de Montréal*

«Une grande réussite, un petit chef-d'œuvre discret.»

Michel Rivard, *Journal de Montréal*



Née à Québec, Dominique Fortier est une romancière et traductrice québécoise. En 2008, elle publie son premier roman *Du bon usage des étoiles* qui a été finaliste au Prix littéraire du Gouverneur Général. Elle a finalement remporté ce prestigieux prix avec son quatrième roman, *Au péril de la mer*. En plus d'être une auteure reconnue, Fortier exerce le métier de traductrice avec talent. Elle a signé plus d'une vingtaine de traductions depuis les années 2000. Les villes de papier, son sixième et dernier roman, a été encensé par la critique.



Accueil > [Arts](#) > Livres > Entrevues > Dominique Fortier: sauvée par Dickinson

Publié le 04 septembre 2018 à 15h30 | Mis à jour le 04 septembre 2018 à 15h30

Dominique Fortier: sauvée par Dickinson



On sent que Dominique Fortier, elle-même discrète, admire la vocation absolue de Dickinson pour la poésie et sa vie à l'écart, qui est selon elle «une existence parfaite d'écrivain».

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE



CHANTAL GUY
La Presse

 [Suivre](#)

Dans un portrait intime de la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886), Dominique Fortier interroge l'acte d'écrire et de créer des mondes sans sortir de son jardin. Un livre superbe, tout en délicatesse et en profondeur, l'un des grands titres de cette rentrée, qui a même séduit les éditions Grasset où il sera publié en 2020.

Il n'y a souvent rien de mieux qu'un écrivain pour écrire sur un autre écrivain et nous le faire découvrir de la plus belle manière qui soit : par la littérature elle-même. Christian Bobin a consacré à Emily Dickinson tout un livre qui a fait date en 2007, *La dame blanche*. Il faudra ajouter à ces exercices d'admiration *Les villes de papier* de Dominique Fortier, qui a su rendre, en dialoguant avec l'oeuvre, la sidération qui s'empare de nous quand on lit la poésie de Dickinson.

«J'ai l'impression qu'elle a toujours un peu fait partie de ma vie, explique Dominique Fortier. J'ai beaucoup appris à la connaître en écrivant ce livre, en lisant sa poésie, mais aussi ses lettres. C'est fascinant parce qu'elle écrit à ses correspondants exactement comme elle écrit sa poésie. Très jeune, à 14 ou 15 ans, elle écrit des lettres qui sont des bijoux. Elle était déjà Emily

Dickinson. Je pense que ce qui caractérise le plus sa poésie est son caractère imprévisible. C'est comme si elle avait un chemin qui n'appartient qu'à elle, et qui se dessine juste au moment où elle l'emprunte. Très peu d'auteurs font cet effet-là.» Sauf peut-être Leonard Cohen, que Fortier relie d'ailleurs à Dickinson dans son roman.

Des écrivains comme Jorge Luis Borges ou Emil Cioran vouaient une admiration sans bornes à Emily Dickinson, dont l'existence mystérieuse, d'une extrême humilité, continue d'être fascinante aujourd'hui. Au cours d'une vie solitaire au sein de sa famille, qui se terminera dans la réclusion la plus assumée (elle refusait de recevoir les visiteurs), celle que l'on appelait «la dame blanche» aura écrit 1789 poèmes sur des bouts de papier cachés dans le tiroir de sa commode, et seule une petite douzaine aura été publiée de son vivant, alors qu'il n'existe qu'une photo d'elle. «Nous avons d'elle une image très éthérée, et je crois que ce personnage a occulté son oeuvre», note Dominique Fortier.

De fait, sa poésie a été véritablement découverte assez tard, ses poèmes ayant été publiés dans leur intégralité, sans modification, seulement dans les années 50, quand on finira par la considérer pratiquement comme la fondatrice de la poésie américaine.

Une bouteille à la mer

On sent que Dominique Fortier, elle-même discrète, admire la vocation absolue de Dickinson pour la poésie et sa vie à l'écart, qui est selon elle «une existence parfaite d'écrivain». Amoureuse du XIX^e siècle, Fortier nous a offert des romans minutieux, d'une grande exigence - *Du bon usage des étoiles*, *Les larmes de saint Laurent*, *La porte du ciel* - et c'est d'ailleurs pendant la rédaction d'un gros roman complexe, sur lequel elle planchait depuis trois ans, mais qui ne fonctionnait pas du tout, qu'elle s'est lancée dans l'écriture de celui-ci. «J'avais besoin d'un refuge, d'une cachette. Je m'obstinais parce que j'étais rendue tellement loin, j'y avais mis tellement d'efforts, ça me rendait folle, c'était comme une corvée!»

«Je me suis mise à écrire sur Dickinson à côté et ça m'a donné un répit, une bouffée d'air frais, et je me suis rendu compte qu'il était là, le livre que je devais faire.»



Sauvée par Dickinson, finalement? «Oui, merci!», répond-elle en éclatant de rire.

De plus, afin de réaliser un rêve de petite fille, elle a envoyé son manuscrit, signé d'un pseudonyme, par la poste, comme une bouteille à la mer, aux deux maisons d'édition françaises qui la font rêver depuis toujours : Gallimard et Grasset. À sa grande surprise, Grasset a répondu rapidement et le roman sera publié en France en 2020. «Les gens pensent souvent que l'édition, c'est du "pistonnage", mais ce n'est pas vrai! Et ça me fait particulièrement plaisir. Je voulais envoyer ce livre comme s'il avait été écrit par personne, que ce soit juste le texte. Et ils ont décidé de le publier.»

Trouver son centre de gravité

On remarque des liens entre son précédent roman, *Au péril de la mer*, et *Les villes de papier*. Dans ces deux livres écrits par

fragments, Dominique Fortier, qui n'a jamais été une grande adepte de l'autofiction, alterne entre la fiction et des éléments autobiographiques, où elle se questionne sur l'écriture, mais aussi sur la maternité, et ce qu'est un foyer. «C'est vrai, et ça ne me serait jamais venu à l'esprit, j'avais peut-être même quelque chose contre le principe, confie-t-elle. Je suis quelqu'un d'assez pudique. La raison pour laquelle je parle de ma vie, ce n'est pas parce qu'elle est si intéressante que ça, mais c'est le matériau que je connais le mieux et aussi une manière de continuer à parler de Dickinson, sous un autre angle.

«Je ne sais pas si c'est un hasard, si ce moment où je suis devenue mère, à 40 ans, coïncide avec une partie plus autobiographique qui perce dans mes livres», poursuit-elle.

«C'était une de mes grandes peurs, de ne plus être capable d'écrire. Finalement, ce n'est pas arrivé du tout, c'est plutôt comme si ça avait déplacé l'écriture dans ma vie, comme si mon centre de gravité avait changé. Plutôt que d'enlever quelque chose, ça a ajouté quelque chose que je ne suis pas capable de nommer tout à fait encore.»

Refusant la voie «psychologisante» pour expliquer l'existence monastique (et presque mystique) d'Emily Dickinson, capable de faire naître des univers en quelques vers sans quitter son jardin ou même sa chambre, Dominique Fortier s'en tient à ce qu'elle connaît le mieux: l'écriture, qui est avant tout un voyage intérieur. «Je pense qu'on a tendance à notre époque à aller chercher très loin quelque chose qu'on ne trouvera jamais qu'en soi-même. Dickinson s'occupait de son jardin et ce sont vraiment des activités connexes chez elle, écrire et faire pousser des fleurs. Elle n'était pas mariée, n'avait pas d'enfant, elle avait quelques proches, mais le centre de sa vie, c'était vraiment l'écriture, et on n'a pas l'impression que c'est une vie pauvre ou à quoi il manque quelque chose d'essentiel.»

Le plus beau au bout du compte est qu'en refermant le livre de Fortier, on a tout de suite envie d'ouvrir un recueil de Dickinson...

Les villes de papier. Dominique Fortier. Alto. 185 pages.

 Partager 17

 Tweeter

 G+

Dominique Fortier fait alterner, au fil d'une narration entre fiction et récit de soi, des épisodes imaginés de la vie d'Emily Dickinson avec le récit de sa propre installation dans une vieille maison au bord de la mer en Nouvelle-Angleterre.

MARIE-FRANCE
COALLIER LE DEVOIR



La réalité augmentée de Dominique Fortier

Sur un ton très personnel, *Les villes de papier* se penche sur la vie et l'œuvre de la poète américaine Emily Dickinson

ENTREVUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

À force de gratter sous le papier, on finit parfois par créer une brèche entre la fiction et la réalité.

C'est un peu ce qui est arrivé à la romancière Dominique Fortier, qui s'est passionnée pour la vie et l'œuvre de la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886).

Aujourd'hui considérée comme l'un des écrivains les plus importants du dix-neuvième siècle, la recluse d'Amherst, un village du Massachusetts qu'elle n'a presque jamais quitté de toute sa vie, n'a publié de son vivant qu'une petite dizaine de ses poèmes — sur les 1800 qu'elle avait écrits.

Elle s'est penchée sur les mystères de la vie, s'est intéressée aux fleurs et à son jardin, à la mort, à la maladie et

aussi à la foi. Emily Dickinson, écrit la romancière et traductrice Dominique Fortier dans *Les villes de papier*, vivait dans « un bout de papier grand comme la paume ».

La romancière fait alterner dans son cinquième roman, au fil d'une narration particulièrement hybride entre fiction et récit de soi, des épisodes imaginés de la vie d'Emily Dickinson avec le récit de sa propre installation dans une vieille maison au bord de la mer en Nouvelle-Angleterre.

« Bien sûr, son œuvre a quelque chose de fascinant et d'absolument unique », explique l'auteure d'*Au péril de la mer* (Alto), Prix littéraire du Gouverneur général du Canada en 2016, lorsqu'on l'interroge sur l'origine de son intérêt pour la poétesse. L'écrivaine, jointe par téléphone, se trouvait dans le Maine, dans la maison du bord de l'océan où elle passe

désormais la moitié de l'année avec sa petite famille, maison qui est aussi au cœur de son nouveau roman.

« Mais la vie d'Emily Dickinson est une sorte de vie d'écrivain idéale, dans laquelle il n'y a que l'écriture. Tout le reste disparaît peu à peu, elle finit par vivre presque exclusivement dans sa chambre. En même temps, on n'a pas non plus l'impression que c'est une sorte de maladie mentale ou qu'il s'est passé quelque chose de dramatique dans sa vie. Je le vois comme une sorte de démarche presque naturelle. Quelqu'un qui s'approche de plus en plus du cœur des choses. Qui ne se coupe pas vraiment du monde, mais qui trouve un autre moyen de l'appréhender. »

Elle poursuit: « Il y a quelque chose d'imprévisible dans son écriture qui est absolument unique. C'est un peu comme lorsqu'on regarde un oiseau

Les villes de papier



Les villes de papier

★★★★

Dominique Fortier, Alto, Québec, 2018, 192 pages

Livre hybride à la tonalité très personnelle, *Les villes de papier* nous promène agréablement entre l'auto-biographie, l'exercice d'admiration et l'exofiction — une catégorie de romans qui s'inspirent de la vie d'un personnage à la fois réel et différent de l'auteur. Mais le cinquième roman de Dominique Fortier est peut-être avant tout un livre sur l'enracinement et la nécessité absolue de se créer un espace à soi. Un appel discret à structurer le monde selon ses propres besoins. À travers quelques épisodes choisis ou imaginés tirés de la «vie parfaite» de la poétesse américaine Emily Dickinson, avec intelligence et sensibilité, l'auteure d'*Au péril de la mer* livre aussi une profession de foi envers la littérature comme suprême valeur-refuge. Un roman qui donne envie d'égrener les heures en lisant les poèmes d'Emily Dickinson, de faire un herbier ou de prendre le large vers la Nouvelle-Angleterre.

Christian Desmeules

voler. Ça semble parfaitement naturel et en même temps ça a quelque chose de miraculeux. Ses poèmes me font cet effet-là», ajoute-t-elle.

Un idéal de pureté

C'est l'été dernier, alors qu'elle travaillait à «un gros roman compliqué qui se passait sur plusieurs époques, avec des dizaines de personnages», un roman ambitieux qui, de son propre aveu, n'allait nulle part, que le livre sur Emily Dickinson a fini par apparaître comme une nécessité. «Quand je me sauvais de mon gros manuscrit horrible, c'était une sorte de cachette ou de grande bouffée d'air. Après quelques semaines, j'ai compris que c'était le livre que je devais écrire», confie-t-elle.

Et parlant de cachette, à l'heure de la fausse transparence et de la mise en scène de soi sur les médias sociaux, de la représentation permanente, la posture plus que discrète d'Emily Dickinson a aussi quelque chose de très séduisant. «Elle est l'exact opposé de ça. C'est même quelqu'un qui refuse de publier. L'écriture lui suffit, c'est une fin en soi. C'est une attitude qu'on a vraiment du mal à imaginer aujourd'hui. Les gens font une salade et ils ont besoin d'en parler sur les réseaux sociaux», lance un peu agacée Dominique Fortier. «À sa façon, Emily Dickinson est un antidote parfait à Facebook, à Instagram et compagnie», ajoute-t-elle en riant.

L'écrivaine de 46 ans voit dans la position de retrait de la poétesse une sorte de pureté, comprenant mal que les écrivains ne soient pas plus

nombreux à l'imiter. A choisir de s'enfermer tranquillement chez eux pour écrire, nourris de solitude et de silence, accompagnés par les livres. Une sorte de fantasme de réclusion qu'elle nourrit peut-être en passant une bonne partie de l'année loin de Montréal. « C'est vrai qu'ici je suis dans une sorte de bulle. Il n'y a personne qui nous connaît ou qui nous pose des questions. »

Une réalité augmentée

« Le temps ne passe pas, il est immobile. Chaque jour dure une éternité, une vie entière dans les heures entre le lever et le coucher du soleil. Chaque nuit est une petite mort. Elle se réveille pourtant le lendemain, étonnée d'être là », écrit la romancière à propos d'Emily Dickinson. À sa manière, *Les villes de papier* est aussi une rêverie de sédentaire, la trajectoire personnelle d'un enracinement, la quête, puis la découverte d'un espace protégé qui serait un véritable foyer — une idée de stabilité que le mot anglais « *home* » rend beaucoup mieux, estime la traductrice.

Campé dans l'Angleterre victorienne, *Du bon usage des étoiles* (2008) racontait l'expédition de Franklin à la recherche du passage du Nord-Ouest. *Les larmes de saint Laurent* (2010) nous entraînait en Martinique au début du XX^e siècle. *La porte du ciel* (2011) foulait les champs de coton de l'Amérique sudiste. Alors que ses premiers romans étaient d'une certaine façon plus « lointains », Dominique Fortier n'hésite pas désormais à apparaître dans le texte et à employer le « je ».

L'écrivaine le fait tout en continuant à inventer, avec une sorte de réalité augmentée. Comme s'il y avait deux manières dans son œuvre, un avant et un après. « Je m'aperçois que je fais depuis quelques livres ce que je m'étais dit que je ne ferais jamais : écrire sur l'écriture et sur les livres. Je trouvais qu'il y en avait trop et qu'il fallait parler du monde. Je le pense encore, mais c'est comme si j'avais arrêté de faire une distinction entre les livres et le monde », confie l'écrivaine, qui reconnaît aussi que la naissance de sa fille a été une sorte de tournant dans sa vie et dans ce qu'elle écrit.

« Mais je n'ai pas non plus l'impression de parler de moi », ajoute-t-elle paradoxalement, capable de passer du très proche au lointain avec la même aisance. « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant ce qui m'est arrivé, mais la manière dont ça éclaire avec une lumière un peu plus oblique l'autre chose dont je parle dans le livre : Emily Dickinson. »

Et comme chez Emily Dickinson, pour Dominique Fortier les livres parlent des choses et les choses parlent des livres. Voilà tout. Et les livres sont aussi une façon de se faire des racines.

« Après avoir fini d'écrire ou de lire un livre avec lequel j'ai vécu pendant plusieurs semaines, j'ai l'impression de ne plus avoir de maison. Je suis un peu comme un bernard-l'hermite qui a perdu sa coquille », avoue-t-elle. Juste avant d'aller remettre à l'eau, avec sa fille de cinq ans, quelques-uns de ces petits crustacés recueillis sur la plage.

Laisser la forêt pousser en soi

Thomas Dupont-Buist

Si l'herbier d'Emily Dickinson était par elle considéré comme étant l'un de ses plus beaux poèmes, le livre que consacre Dominique Fortier à l'écrivaine américaine se présente comme l'éblouissant cabinet de curiosités d'une existence aussi paisible que mystérieuse.

Certains auteurs ont besoin d'aller caresser, ne serait-ce que du bout des doigts, la poussière qui recouvre les meubles anciens qui habitent la mémoire des lieux ayant vu leur hôte vivre comme il le pouvait ou l'entendait. Fortier, que les voyages horripilent et qui, pareille en cela à Dickinson, préfère observer l'infime variation des jours scrutés depuis la même lucarne, choisit la carte au détriment du territoire. Quand elle cherche à se représenter Homestead, résidence de l'illustre famille de la poétesse recluse, sise dans une bourgade paisible du Massachusetts, la rêverie ne tarde pas à l'emporter sur la méthode journalistique.

Et si, au terme de la visite, plutôt que de suivre sagement le guide, je me tapissais sous un lit ou me glissais derrière une porte – et si je restais jusqu'au soir, attendant que tout le monde soit reparti pour sortir de ma cachette, aller à la fenêtre, dans l'obscurité, et observer les restes du jardin figés par les premiers gels d'automne –, alors j'aurais la nuit pour moi toute seule.

Méditations impressionnistes

S'il fallait comparer Fortier aux peintres, il faudrait d'abord écarter les naturalistes (trop prosaïques), ensuite les surréalistes (trop agités) pour jeter notre dévolu sur les impressionnistes. Car lire Dominique Fortier, c'est d'abord cela, se repaître de tableaux aux atmosphères si fortes que le souvenir peut les évoquer avec précision longtemps après que l'on a fait leur connaissance sur le papier. Hors du temps, elles sont manières de retraite face aux passions fiévreuses du monde, réintroduisant naturellement le passé dans notre contemporanéité sans tout ce qu'il pourrait dégager de suranné, laissant le songe prendre le pas sur le présent. Avec ses livres, Fortier crée des espaces de papier, de poésie et de sens, dans lesquels chercher refuge. Virginia Woolf souhaitait « une chambre à soi », la poétesse américaine Emily Dickinson, à la fin de ses jours, ne quittait plus la sienne, son paradis de quiétude gardé par une douce cerbère, sa sœur Lavinia. Dans la lignée de ces grandes femmes, Fortier fait l'éloge de la solitude, de la plénitude que l'on trouve dans la répétition – en cela demeurant toujours pudique, même si elle se dévoile elle-même un peu plus que dans ses premiers livres, et poursuit le processus entamé dans son précédent roman, *Au péril de la mer* (Alto, 2015), vivier entre autres de confessions-réflexions sur la maternité.

Comme dans la vie de Dickinson, il ne se passe à peu près rien dans ce livre-méditation. Nourris par cette absence d'action, stimulés par l'ascèse contemplative, les sens s'affinent pour se consacrer à de minuscules et pourtant capitaux phénomènes. C'est là le cœur de la poésie de la « dame en blanc » et le chœur de l'ode que lui chante Fortier, sa sœur du futur.

Les révélations de la réclusion

En imaginant les instants d'une vie menée souvent plus près des abeilles et des papillons que des hommes, Fortier réfléchit par ailleurs au sens de sa propre démarche d'écriture. Oubliez les velléités biographiques, l'exactitude et les vicieux petits secrets à dévoiler triomphalement. Dans une belle leçon d'étymologie, Fortier révèle les clés essentielles de sa pratique.

Auteur, du latin augere, augmenter. L'auteur est celui qui ajoute. [...] Écrire, scribere, creuser le sol, fouiller, rayer. [...] Qui a besoin de Dieu quand il y a les abeilles ?

Si Dickinson est cette demiurge recluse du monde des hommes, cela ne peut que la rapprocher encore un peu plus de ce qu'incarne la romancière d'Outremont lorsqu'elle explore les villes de papier plutôt que de s'appesantir sur les problèmes Ikéa qu'occasionnent ses déménagements, et qui lestent inutilement la nacelle de ce bijou littéraire autrement si délicat. Car même dissimulée derrière ses livres, « [Dickinson] n'est pas cachée, elle n'est pas recluse. Elle est au cœur des choses, au plus profond d'elle-même, recueillie [...] ».

Vous l'aurez compris, il m'est difficile de ne pas succomber ici à la tentation de vous citer le livre en entier pour vous enjoindre de le lire tant les passages d'une rare poésie y sont légion. Et c'est peut-être là la plus grande vertu de ce roman, celle de nous enseigner à prêter l'oreille à cette poésie, au magnétisme des mots car :

ce sont eux qui nous apprennent ce qu'ils veulent dire [...] qui se rapprochent du lecteur, prudemment, pour l'apprivoiser. Bientôt on parcourt les poèmes comme une forêt, mystérieuse à jamais, mais dont la pénombre est percée de sentiers et de rayons de lumière. Bientôt on se met à habiter cette forêt, dont on reconnaît les oiseaux et les créatures, les étangs noirs et les grands chênes. Bientôt, bientôt cette forêt se met à pousser en nous. ♦

36 Littérature québécoise



© Fabrice Dubois

DOMINIQUE FORTIER

ENTREVUE / LES LIEUX QUI NOUS HABITENT

De son écriture élégante et figolée, Dominique Fortier façonne des univers singuliers et sensibles où il fait bon errer. *Les villes de papier* retrace la vie d'Emily Dickinson, une poète américaine mystérieuse qui refusait de rendre publique sa poésie et vivait recluse. S'inspirant de l'histoire et de l'écriture et rendant hommage aux livres, comme dans *Au péril de la mer*, l'auteure témoigne des lieux qui nous habitent et de ces mondes que créent les écrivains.

◇◇

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA MIGNAULT

◇◇



LES VILLES DE PAPIER

Dominique Fortier

Alto / 192 p. | 22,95\$

Qu'est-ce qui vous fascine dans l'histoire d'Emily Dickinson ? Pourquoi avez-vous eu envie de raconter son histoire ?

Emily Dickinson telle que je l'imagine est une sorte de figure d'écrivain idéale, c'est-à-dire un être qui met l'écriture au centre de sa vie. C'est ainsi que je comprends son retrait progressif du monde — de son village à son jardin, puis à sa maison, avant qu'elle ne décide, au cours des dernières années de sa vie, de ne plus habiter que sa chambre. Cette vie à laquelle tout semble manquer (amours, relations, profession, voyages et jusqu'à la reconnaissance de son art, puisqu'elle s'est presque systématiquement refusée à publier ses poèmes) me semble au

contraire pleine comme un œuf. Le défi était de donner à voir cette plénitude invisible, cette autre forme de voyage, vers l'intérieur — vers le poème.

Que signifie pour vous le magnifique titre *Les villes de papier* ?

À proprement parler, une ville de papier, c'est une ville inventée, que les cartographes du dix-neuvième siècle semaient sur leurs cartes pour s'assurer qu'on ne leur volerait pas leur ouvrage (s'ils retrouvaient cette fausse ville sur la carte d'un compétiteur, ils avaient la preuve que celui-ci avait copié leur carte plutôt que de tracer la sienne). La ville d'Agloe, dans l'État de New York, est l'une des plus célèbres de ces villes-mirages.

Les villes de papier, ce sont, de façon plus vaste, les lieux bien réels où l'on vit, et qui ne sont jamais que des endroits physiques, mais qui sont traversés de strates de souvenirs, de rêves, de fantômes, de sorte que la ville réelle et la ville imaginée se superposent, s'entremêlent, se fondent l'une dans l'autre. Ce sont des lieux qui nous habitent autant que nous les habitons.

Les villes de papier, ce sont enfin les livres qu'on lit et ceux qu'on écrit, et dans lesquels on vit comme dans autant de maisons.

Votre approche de l'écriture est-elle différente lorsque vous vous inspirez de personnes ayant existé ou de faits véridiques ?

Quand on écrit, le fait de s'inspirer d'événements ou d'êtres réels fournit une forme d'armature, ou de contour, qu'il nous appartient toutefois de meubler de la même manière que lorsqu'on crée de toutes pièces des personnages ou des situations. C'est ainsi que l'Histoire et la fiction me semblent des territoires voisins, ou à tout le moins des pays amis, qu'on explore sensiblement de la même façon, avec les mêmes outils et les mêmes précautions, en s'exposant à des écueils et à des surprises semblables. Cela dit, quand on s'inspire d'événements ou d'êtres réels, on dispose d'emblée d'une « culture commune » avec son lecteur, dont on peut présumer qu'il en connaît aussi les grandes lignes; on le rencontre donc sur un territoire qui ne nous appartient pas en propre, mais qu'on partage avec lui.

Hommage poétique à une grande écrivaine



MARIE-FRANCE BORNAÏS

Dimanche, 26 août 2018 01:00

MISE à JOUR Dimanche, 26 août 2018 01:00

Pour son sixième livre, *Les villes de papier*, Dominique Fortier, plusieurs fois récompensée pour ses romans précédents, dépeint à sa manière (magnifique !) la vie énigmatique de la grande écrivaine Emily Dickinson, celle qu'on surnommait « la dame en blanc ».

Emily Dickinson, considérée comme un des écrivains les plus importants du 19^e siècle, a toujours refusé de rendre sa poésie publique et a passé les dernières années de sa vie enfermée dans sa chambre.

Les villes de papier – allusion aux noms de villes fictives inscrites sur des cartes routières d'une autre époque pour éviter la contrefaçon – explore son existence d'une manière très intimiste.

Dominique Fortier en fait un portrait délicat, tout en offrant une réflexion sur les lieux qu'on habite... et qui nous habitent aussi.

Jointe cet été alors qu'elle savourait ses vacances sur la côte du Maine, Dominique Fortier explique que ce livre s'est écrit avec beaucoup de fluidité alors qu'elle peinait depuis deux trois ans sur un autre roman particulièrement compliqué.

« C'est une sorte de cadeau. Ça ne m'était jamais arrivé avant. C'est comme si je m'étais fait une cachette : de temps en temps, je me sauvais de mon gros roman malcommode et j'allais écrire une demi-page sur Emily Dickinson et tout à coup, j'avais l'impression de respirer ! »

Elle a écrit le roman dans presque sa totalité au bord de la mer, se réveillant même la nuit avec des phrases toutes faites. Dominique a réussi à marier la justesse et la précision avec un minimum de mots évocateurs, en enlevant tout ce qui n'était pas absolument nécessaire.

Une femme recluse

Dominique est fascinée par l'écriture, la poésie et la personnalité d'Emily Dickinson.

« Sa vie se résume en trois lignes : elle est allée étudier à quelques heures de chez elle, elle est revenue parce qu'elle était malade, et au fil des ans, le rayon de son activité s'est réduit de plus en plus, comme une espèce de spirale. Elle a passé les dernières années de sa vie en ayant très peu de contact avec l'extérieur.

« De l'extérieur, c'est une vie où il ne se passe rien, mais l'essentiel c'est dans l'écriture qu'on le retrouve, dans sa poésie. C'est là que sa vraie vie se déploie. Sa poésie a un aspect philosophie, religieux. C'est une œuvre qui se cache en même temps qu'elle se dévoile : c'est pour ça que c'est aussi intéressant. »

Les lieux qu'on habite

Dominique ajoute que son roman parle beaucoup des lieux réels, mais surtout de ce qu'ils représentent pour chacun. « Je pense qu'on habite toujours l'idée d'un lieu avant d'habiter le lieu physique. Je voulais explorer l'idée de foyer – ce qu'on appelle *home* en anglais. C'est une affaire de souvenirs, de fantômes, de choses qui sont beaucoup plus intangibles. »

Elle ne souhaitait pas faire un pastiche d'Emily Dickinson, mais plutôt établir une sorte de dialogue avec elle. « Je voulais éclairer son univers, son existence, ses fantômes à elle avec des bribes de ma vie à moi. Il y a des passages au "je" et ils sont autobiographiques. Ces épisodes de ma vie sont une façon de parler de sa vie à elle. »

DOMINIQUE
FORTIER
— LES VILLES DE
PAPIER

HOMMAGE POÉTIQUE À UNE GRANDE ÉCRIVAINNE

Pour son sixième livre, *Les villes de papier*, Dominique Fortier, plusieurs fois récompensée pour ses romans précédents, dépeint à sa manière (magnifique!) la vie énigmatique de la grande écrivaine Emily Dickinson, celle qu'on surnommait « la dame en blanc ».

MARIE-FRANCE BORNAIS
Le Journal de Québec

Emily Dickinson, considérée comme un des écrivains les plus importants du 19^e siècle, a toujours refusé de rendre sa poésie publique et a passé les dernières années de sa vie enfermée dans sa chambre.

Les villes de papier — allusion aux noms de villes fictives inscrites sur des cartes routières d'une autre époque pour éviter la contrefaçon — explore son existence d'une manière très intimiste.

Dominique Fortier en fait un portrait délicat, tout en offrant une réflexion sur les lieux qu'on habite... et qui nous habitent aussi.

Jointe cet été alors qu'elle savourait ses vacances sur la côte du Maine, Dominique Fortier explique que ce livre s'est écrit avec beaucoup de fluidité alors qu'elle peignait depuis deux trois ans sur un autre roman particulièrement compliqué.

« C'est une sorte de cadeau. Ça ne m'était jamais arrivé avant. C'est comme si je m'étais fait une cachette : de temps en temps, je me sauvais de mon gros roman malcommode et j'allais écrire une demi-page sur Emily Dickinson et tout à coup, j'avais l'impression de respirer! »

Elle a écrit le roman dans presque sa totalité au bord de la mer, se réveillant même la nuit avec des phrases toutes faites. Dominique a réussi à marier la justesse et la précision avec un minimum de mots évocateurs, en enlevant tout ce qui n'était pas absolument nécessaire.

UNE FEMME RECLUSE

Dominique est fascinée par l'écriture, la poésie et la personnalité d'Emily Dickinson.

« Sa vie se résume en trois lignes : elle est allée étudier à quelques heures de

chez elle, elle est revenue parce qu'elle était malade, et au fil des ans, le rayon de son activité s'est réduit de plus en plus, comme une espèce de spirale. Elle a passé les dernières années de sa vie en ayant très peu de contact avec l'extérieur.

« De l'extérieur, c'est une vie où il ne se passe rien, mais l'essentiel c'est dans l'écriture qu'on le retrouve, dans sa poésie. C'est là que sa vraie vie se déploie. Sa poésie a un aspect philosophique, religieux. C'est une œuvre qui se cache en même temps qu'elle se dévoile : c'est pour ça que c'est aussi intéressant. »

philosophie, religieux. C'est une œuvre qui se cache en même temps qu'elle se dévoile : c'est pour ça que c'est aussi intéressant. »

LES LIEUX QU'ON HABITE

Dominique ajoute que son roman parle beaucoup des lieux réels, mais surtout de ce qu'ils représentent pour chacun.

« Je pense qu'on habite toujours l'idée d'un lieu avant d'habiter le lieu physique. Je voulais explorer l'idée de foyer — ce qu'on appelle *home* en anglais. C'est une affaire de souvenirs, de fantômes, de choses qui sont beaucoup plus intangibles. »

Elle ne souhaitait pas faire un pastiche d'Emily Dickinson, mais plutôt établir une sorte de dialogue avec elle.

« Je voulais éclairer son univers, son existence, ses fantômes à elle avec des bribes de ma vie à moi. Il y a des passages au "je" et ils sont autobiographiques. Ces épisodes de ma vie sont une façon de parler de sa vie à elle. »

■ Dominique Fortier a écrit plusieurs romans.

■ Son premier roman, *Du bon usage des étoiles*, a reçu le prix Gens de mer du festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo.

■ En 2016, *Au péril de la mer* a été couronnée par le Prix littéraire du Gouverneur général.



LES VILLES DE PAPIER

Dominique Fortier

Éditions Alto

192 pages



PHOTO COURTESIE ÉDITIONS ALTO

EXTRAIT

« Elle est trop grande, son cou est trop long, ses jambes trop raides. Elle aurait dû naître épouvantail dans un champ, au milieu des étourneaux et des citrouilles. Elle y aurait passé un été langoureux, à se faire tremper par les ondées, à regarder les courges enfler au soleil. Et puis, à l'époque des récoltes, on l'aurait cueillie elle aussi, et on l'aurait jetée au feu. Quelle flambée elle aurait faite, avec ses bras secs, ses jambes raides, ses longs cheveux et son cœur d'allumette. »

— Dominique Fortier,
Les villes de papier, Éditions Alto

Dominique Fortier



Dominique Fortier

et le temps enfui

Il y aura demain trois ans que nous avons quitté Greenhithe. Nous aurons fait trois fois le tour du soleil, et serons en même temps restés cruellement immobiles.

Nous avons monté une tente où nous laisserons ceux qui ne peuvent plus avancer. Nous y avons passé une dernière nuit avec eux avant de nous remettre en route, avec l'impression – juste, trop juste – de veiller un agonisant qu'on abandonnera le matin à la mort qui le guette.

Du bon usage des étoiles, p. 330.

Tu sais déjà beaucoup de choses par toi-même, et tu en apprendras d'autres lentement.

Pablo Neruda, *Ode à Federico García Lorca*



Entrevue réalisée par
MICHÈLE BERNARD*

Romancière et traductrice, Dominique Fortier a publié cinq romans en à peine dix ans¹. Maintes fois en lice pour le Prix littéraire du Gouverneur général, soit pour une fiction ou une traduction, elle en est la lauréate en 2016 avec *Au péril de la mer*.

En 2014, l'écrivaine a de plus cosigné *Révolutions* avec le romancier Nicolas Dickner, un ovni s'inspirant du calendrier républicain² et fort bien reçu par la critique. Érudits et souvent facétieux, les deux auteurs se sont amusés pendant 365 jours à façonner cet objet qui tient à la fois d'un échange épistolaire, d'un journal de bord et d'une encyclopédie, recettes et commentaires sur divers films, livres et bandes dessinées inclus.

Titulaire d'un doctorat en littérature française de l'Université McGill, Dominique Fortier est née à Québec en 1972. Elle a publié son premier roman *Du bon usage des étoiles* en 2008, alors qu'elle voyait poindre la quarantaine. Pour un coup d'essai, ce fut vraiment un coup de maître. Le livre a reçu le prix Gens de mer du festival Étonnants Voyageurs et a été finaliste à plusieurs autres prix³. Dès sa sortie, le roman a été remarqué par le réalisateur Jean-Marc Vallée, qui en a d'ailleurs acheté les droits d'auteur. Un début sur les chapeaux de roues, vraiment. ▶

FASCINANT XIX^e SIÈCLE

L'auteure et sa famille partagent leur temps entre la maison de Montréal, sise à Outremont, et celle située au bord de la mer, à Scarborough, dans le Maine. Ce sera au pied des boisés du mont Royal, dans la cuisine familiale, que je rencontrerai Dominique Fortier, au milieu des jouets et des livres d'enfants.

Accrochés au mur, des plans d'élégantes maisons du XIX^e siècle ne sauraient étonner, l'omniprésence de l'époque dans l'œuvre de l'écrivaine étant connue. Seule une amoureuse de ces temps lointains pouvait décrire avec un tel réalisme l'expédition en Arctique de Sir John Franklin (1786-1847), dont l'équipage était voué aux glaces éternelles (*Du bon usage des étoiles*), ou trouver les mots justes pour que le lecteur puisse pénétrer en douceur dans l'intimité de la poétesse Emily Dickinson (1830-1886) (*Les villes de papier*).

« Je suis fascinée par cette époque charnière qui marque les débuts de la modernité, alors qu'avaient lieu d'importantes découvertes scientifiques, mais où l'on avait encore paradoxalement un pied dans la légende. Les objets de tous les jours étaient faits par des artistes et des artisans qui avaient encore le souci des choses faites avec soin. Et puis, il me semble que le rapport au temps et à l'espace devait être différent », explique-t-elle, avec une pointe de nostalgie pour ce temps enfui.

Que Dominique Fortier place Victor Hugo au premier rang des écrivains qu'elle admire prend tout son sens.

Rigoureuse, elle compose avec minutie des romans exigeants. On aborde ses livres comme on se faufille dans un cabinet de curiosités dont l'inventaire serait sans cesse renouvelé, comme il en existait justement au XIX^e siècle. L'information abonde dans ses livres et révèle une érudition qu'elle utilise avec maestria. Son intérêt pour la recherche semble infini. Elle se définit ainsi : « Je suis du style rat de bibliothèque, mais pas vraiment une collectionneuse car je fais rarement des recherches systématiques. Je suis davantage une butineuse, je me laisse souvent porter par l'intuition et le hasard des découvertes. C'est ainsi que je trouve des trésors » et les lecteurs aussi, pour leur plus grand plaisir.

DESTINS CROISÉS ET ÉCLAIRAGE INDIRECT

Les écrits de Dominique Fortier, tout en délicatesse et très peaufinés, s'apparentent à de la fine dentelle. Ils se situent entre le roman et l'essai, entre le récit historique et le carnet d'écriture. On suit deux ou trois protagonistes aux vies parallèles, mais eux ne se rencontreront jamais. Dans *La porte du ciel* s'entrecroisent des sudistes américains au moment de la guerre de Sécession, au milieu des champs de coton et des bayous de la Louisiane, ou dans les humbles cuisines de l'Alabama où naissaient et naissent encore d'historiques courtépintes. Le passé et le présent se répondent dans *Les larmes de saint Laurent*, de l'éruption de la montagne Pelée aux flancs du Vésuve, jusqu'aux sentiers du mont Royal.



Photo : Sophie Gagnon-Bergeron

Dominique Fortier

Les derniers romans de l'écrivaine se font plus personnels, à mi-chemin entre fiction et autobiographie. Dominique Fortier se met en scène et décide d'écrire au « je ». « Il y a souvent des destins croisés dans mes livres, oui, mais rarement de récits en miroir ou symétriques dont les échos ou les correspondances sont très évidents ; ce que je cherche à faire, c'est éclairer d'une lumière oblique le sujet dont je parle plutôt que de l'aborder d'un angle unique. » Elle insiste : « les différentes parties de mes récits se répondent par nécessité, non pas par hasard ». Elle a fait siens les conseils d'un de ses anciens professeurs de création littéraire qui rappelait aux étudiants ce que disait Yvon Deschamps avec humour : « On ne veut pas le savoir, on veut le voir⁴ ». Elle croit par ailleurs à l'importance de permettre au lecteur de forger son idée propre : « Un texte littéraire, c'est un ensemble de points dans un ciel noir. Les étoiles sont les mêmes pour tout le monde, mais il appartient à chaque lecteur de tracer des lignes pour former ses propres constellations ».

Étapisse de haut vol, l'auteure noircit d'abord à la main les pages de ses petits cahiers et les copie ensuite à l'ordinateur.

Les fleurs que les enfants ont cueillies l'après-midi reposent dans le panier d'osier. Père prend une pensée entre ses doigts blancs et explique, de sa voix de pasteur :

— Pour les conserver, il faut d'abord les faire sécher.

Dans la main de Père, la fleur semble déjà se flétrir. Il la pose et sort l'un des volumes de l'encyclopédie *Britannica* qui se dressent, en ordre de 1 à 21, sur l'étagère du milieu de la bibliothèque. Il l'ouvre, le feuillette précautionneusement.

— Après quelques mois, les pages auront absorbé l'humidité de la plante, et vous pourrez la coller dans votre herbier.

Emily s'émerveille en silence de cela : les livres s'abreuvent à l'eau des fleurs.

Père continue du ton savant qui est le sien quand il enseigne, c'est-à-dire tout le temps :

— Pour vous souvenir de l'endroit où vous avez placé le spécimen, je vous conseille de choisir un numéro de page correspondant à une date célèbre. Par exemple, celle du début de la guerre de Cent Ans...

Il attend.

— 1337, soufflent en chœur Austin, Lavinia et Emily.

Les deux premiers prennent un volume, insèrent délicatement les feuilles des fleurs entre les feuilles des livres en murmurant pour eux-mêmes « Déclaration d'indépendance », « chute de l'Empire romain », « naissance de Mère ».

Emily seule semble semer les fleurs au hasard dans le dictionnaire qu'elle a choisi. Père l'observe un instant, sourcils froncés.

— Comment retrouveras-tu tes spécimens si tu les mets n'importe où ?

Elle sourit :

— Je saurai.

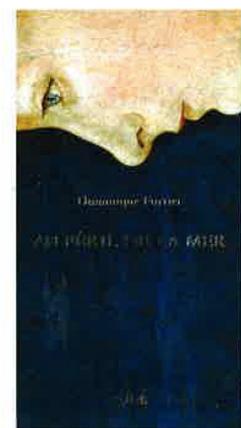
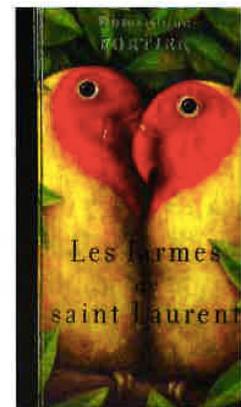
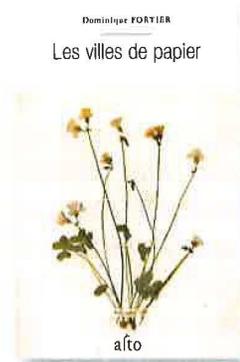
Des mois plus tard, alors qu'au cœur de l'hiver ils cueillent les fleurs de l'été dans la bibliothèque, elle rouvre le dictionnaire sans hésiter. Tandis que les autres marmonnent des chiffres entre leurs lèvres, elle prononce comme une formule magique un mot, un seul : *jasmin*, et le jasmin apparaît.

Emily a illustré les entrées du dictionnaire.

Les villes de papier, p. 16-17.

Après les avoir imprimées, elle les découpe, en étale les pièces sur le plancher et commence à assembler son histoire. Un peu comme pourrait le faire un monteur de film. « Je ne sais pas s'il y a beaucoup de romanciers qui travaillent comme ça », se

demande-t-elle. Dans *Les villes de papier*, elle prête son processus créatif à Emily Dickinson. « Elle pose [ses poèmes] par terre, côte à côte, sans qu'ils se touchent, comme les morceaux d'un gigantesque casse-tête. »



Isolées, elles n'étaient que lambeaux de mouchoir ou de chemise, morceaux de drap, bouts de tenture, guenilles et haillons. Ensemble, elles formaient des cabanes et des paysages, des champs sous le soleil, des nuits étoilées, des arbres lourds de fruits, des rivières sinueuses. [...] Après des jours, voire des semaines passées à découper, à assembler puis à piquer, elle avait en regardant la courtepoinette l'impression étrange qu'elle avait toujours existé, ou du moins qu'elle était depuis la nuit des temps destinée à apparaître sous cette forme exactement.

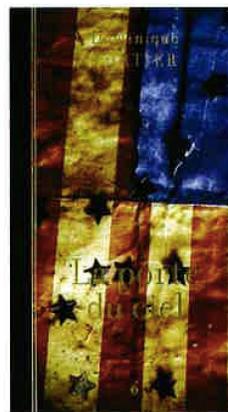
La porte du ciel, p. 71.

Peut-être suis-je puni pour avoir voulu représenter la vie – péché d'idolâtrie doublé de celui d'orgueil. Tels les Hébreux pétris d'arrogance se prosternant devant le veau d'or qu'ils avaient façonné. Cela m'est apparu ce matin comme une évidence. Seul un fou peut vouloir regarder le Soleil dans les yeux. J'étais pis que fou : j'étais amoureux et j'étais jaloux.

Au péril de la mer, p. 133.

La Pelée depuis peu s'était mise à grommeler, d'abord presque imperceptiblement, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que personne ne puisse plus l'ignorer, mais sans que quiconque sût dire exactement quand cela avait commencé. Dans les rues, dans les chaumières comme dans les maisons élégantes, dans les clubs privés et jusque dans les salles dorées de la résidence du gouverneur, aux étals du port, sur les navires qui gagnaient ou quittaient l'île, on commentait avec intérêt mais sans grande crainte les manifestations de la montagne comme on l'aurait fait d'un quelconque phénomène météorologique [...] rare mais non pas exceptionnel.

Les larmes de saint Laurent, p. 30.



LA MER, MA MAISON

Thème récurrent, la mer et les grandes eaux animent chacun des romans de Dominique Fortier, d'abord l'Arctique et la mer chaude des Caraïbes dans les premiers livres ; ce seront ensuite les méandres du Mississippi, la baie mythique du Mont-Saint-Michel et, enfin, les plages de la Nouvelle-Angleterre dans les romans suivants. Ses histoires se déclinent avec la puissance des eaux en arrière-scène. Elle reconnaît être une « grande amoureuse de la mer » : « Ma vraie maison, c'est la mer ». On comprend pourquoi le prix Gens de mer l'a autant touchée, ce prix « dont le jury est composé d'explorateurs, de capitaines de bateau et de navigateurs au long cours ».

Elle avoue cette passion et s'y adonne avec plaisir quand la famille s'installe dans son refuge d'Higgins Beach, là où depuis 1897 se désagrège lentement un navire échoué sur la plage, aujourd'hui envahie par d'habiles surfeurs. Elle écrira à Nicolas Dickner dans *Révolutions* : « Une petite maison grise se dresse, droite et haute, bordée de blanc, toute seule devant un marais. Les cormorans font sécher leurs ailes noires au soleil d'octobre ».

L'enfant timide et solitaire qu'elle était, celle qui lisait « de manière boulimique, quasi pathologique », passait ses étés sur les plages du Maine et est restée imprégnée du vent du large. Sa petite enfance s'était pourtant déroulée à Cap-Rouge, sans vue sur le fleuve, mais ce sont les espaces infinis qui l'attirent. « J'ai un grand besoin de liberté », confie-t-elle. « Je n'ai jamais pu demeurer enfermée dans un bureau, faire 'du 9 à 5' ».

Avant de plonger dans l'écriture d'un premier roman, Dominique Fortier a longtemps été pigiste et a occupé des emplois appartenant « aux métiers du livre » : libraire, éditrice, traductrice ou commis de bibliothèque. Elle est demeurée fidèle à ce qu'elle a toujours vu et fréquenté dans une maison familiale pleine de livres, en compagnie d'un père bibliothécaire et d'une mère enseignante.

Les livres sont toute sa vie. « J'avais pourtant peur de l'écriture, comme je craignais la maternité ; le seul fait d'écrire me terrorisait, il existe déjà tant de chefs-d'œuvre, comment oser ajouter quoi que soit à cela ? D'autre part, je n'étais pas certaine d'être capable de me mettre entièrement au service de quelqu'un, même s'il s'agissait de mon propre enfant », raconte-t-elle. « Devenir mère a pourtant été la plus belle chose qui me soit arrivée, et j'y ai trouvé un nouveau centre de gravité. Quand on a un enfant, il y a un renversement complet qui s'effectue. Tout à coup, on n'est plus au centre de son univers ; c'est de l'ordre de ce qui s'est produit, au Moyen Âge, quand on a cessé de croire que la Terre était au centre du monde et qu'on a commencé à concevoir qu'elle tournait plutôt autour du Soleil – l'un des bouleversements fondamentaux qui guettent les personnages d'*Au péril de la mer* », confie-t-elle en souriant.

COMME UNE BOUTEILLE À LA MER

Dominique Fortier vogue présentement en eaux calmes. Elle est encore étonnée d'avoir été préférée à des finalistes qu'elle admire⁵ pour le Prix littéraire du Gouverneur général 2016. Au Québec, en France ou traduits au Canada anglais, ses livres se vendent bien. Petit plaisir et non le moindre, elle goûte sa récente victoire auprès de Grasset qui publiera *Les villes de papier* en 2020. « J'ai réalisé un rêve de petite fille, celui d'être publiée par une des grandes maisons françaises. Comme une bouteille à la mer, j'ai envoyé moi-même le manuscrit sous pseudonyme à Gallimard et à Grasset. Ce dernier l'a accepté sans intermédiaire, sans agent, sans être influencé par ce que j'avais ou n'avais pas fait. » Seule la qualité de son texte a parlé et là réside tout le mérite de Dominique Fortier. 

1. Tous publiés chez Alto : *Du bon usage des étoiles* (2008) ; *Les larmes de saint Laurent* (2010) ; *La porte du ciel* (2011) ; *Au péril de la mer* (2015) ; *Les villes de papier* (2018).

2. Créé pendant la Révolution française, le calendrier républicain ou calendrier révolutionnaire français a été utilisé de 1792 à 1806.

3. Prix littéraire du Gouverneur général, Prix des libraires du Québec, Grand prix littéraire Archambault et prix Senghor du premier roman francophone.

4. Yvon Deschamps, monologue *Cable TV* (1970).

5. Martine Delvaux, Anaïs Barbeau-Lavalette, Daniel Grenier et Hugues Corriveau.

* Michèle Bernard, consultante en gestion internationale et journaliste, a publié *Joseph-Charles Taché, Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIX^e siècle* (XYZ, 2011) et *Marie-Louise au Yukon, 1896-1903* (Fondation littéraire Fleur de Lys, 2015). Elle est membre de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.

« Très chère, comment vous portez-vous ? Ah, mais vous avez une mine superbe ! » [...] « Quelles sont les nouvelles ? » Lady Jane répondait sans s'émouvoir que les navires devaient avoir cartographié depuis longtemps le détroit de Lancaster, ou même découvert l'entrée du Passage, qu'ils avaient sans doute fait halte pour l'hiver dans une baie protégée pour compléter leur mission l'été venu. On s'éloignait en murmurant : « Quelle femme. »

Du bon usage des étoiles, p. 104.



Dernière journée à la mer peut-être avant la neige. Quand nous arrivons dans le Maine il flotte sur les champs une lumière dorée, aussi épaisse que le miel, de ces atmosphères ambrées qui font le sfumato du lointain des tableaux de la Renaissance.

Sur la plage, deux trois promeneurs et leurs chiens, des cailloux semés sur le sable et partout des rubans, des frises, des dentelles d'algues noires, rousses et vert bouteille. De longs rouleaux fauves se dévident, humides et caoutchouteux, près de touffes pâles qui ressemblent à de minuscules anémones. Des cloques pleines d'eau accrochent la lumière et flamboient un instant dans le soleil, translucides, comme la chair farcie de pépins de quelque fruit des tropiques.

Révolutions, p. 67.

LES VILLES DE PAPIER

«Le reste du temps, j'écrirai»

JEAN-FRANÇOIS
CRÉPEAU



Après un séjour à l'abbaye du Mont-Saint-Michel au temps des copistes, Dominique Fortier nous amène au pays d'Emily Dickinson (1830-1886), poétesse états-unienne dont l'œuvre fut reconnue longtemps après sa mort, bien au-delà de sa volonté. *Les villes de papier* (Alto, 2018) n'est pas un roman biographique, mais il raconte des moments de la vie imaginée d'une femme dont l'existence semble fictive tellement elle a tout fait pour vivre en marge de la société.

Comment faire d'un personnage fantomatique, comme chez nous Réjean Ducharme, le centre d'une histoire explorant de façon vivante quelques méandres de son existence, réels ou inventés? Le projet de la romancière n'est pas une mince affaire, car elle n'a comme appui que les biographies d'Emily D., elles aussi partielles, partiales, voire bancales. Quelques fragments de ses poèmes donneront alors le poids de la réalité à cette femme qui, autrement, serait un spectre d'elle-même.

D'entrée de jeu, Dominique Fortier fait de son héroïne l'image d'une «ville toute de bois blanc nichée au milieu des prairies de trèfle et d'avoine», ce lieu qu'habite sa vie intérieure. Quant à Amherst, «une ville — un village — hors du temps comme de l'espace» du Massachusetts, c'est là où est née et a vécu Emily Dickinson. À quoi ressemblait cette femme, sinon à sa seule photo qui illustre bien qu'elle «est

un écran blanc, une page vierge. Eût-elle plutôt choisi, à la fin de sa vie, de passer une robe bleue, nous ne pourrions rien dire d'elle.»

Enfant, Emily préfère déjà la solitude. Par exemple, elle est fort aise d'être punie en étant enfermée dans une pièce sans rien à faire. Elle passe aussi de longs moments à observer la faune et la flore du terrain familial, plus intéressée par la couleur, le chant d'un oiseau ou l'éclosion des bourgeons que par la compagnie de ses semblables. Parmi les rares exceptions à sa misanthropie, il y a Lavinia, sa sœur cadette, et Sophia, une cousine très chère dont le décès à l'adolescence l'a marquée.

L'héroïne imaginée tel un écran blanc permet à la romancière de lui prêter les activités d'une jeune fille de son époque, dans un milieu puritain de la haute bourgeoisie, là où il «y a tant de choses à faire quand on est une jeune fille». Côté poésie, sujet incontournable croirait-on, il n'est jamais question de rassembler ses vers en recueils, car il s'agit pour elle d'une activité sans plus importante que la composition d'un herbier.

Comme dans *Au péril de la mer*, l'écrivaine Fortier insère, dans la trame du récit, des apartés racontant un séjour familial prolongé à Boston et sur la côte Atlantique. Elle mentionne aussi ses recherches sur Dickinson et Gabrielle Roy dont la proximité lui permet de mieux éclairer leurs œuvres. Ces détours dans sa vie personnelle donnent aussi du poids à la réalité à son personnage et à la vie qu'elle lui a inventée.

Au final, *Les villes de papier* se révèle un roman atmosphérique, presque aussi éthéré que son héroïne, Emily Dickinson. Si on a fréquenté les romans où VLB fait d'écrivains ses héros — Melville, Nietzsche, Ferron, Joyce, etc. —, on comprend l'appropriation que fait Dominique Fortier de l'univers intime d'Emily. Voilà une poétesse dont l'existence se confond avec son œuvre, ce qui est beaucoup moins fréquent qu'on ne le croit des écrivains en général. Il faut une très grande

sensibilité et une délicatesse infinie pour entrer ainsi dans l'univers de Dickinson et de le cartographier comme la trame d'une histoire qui en soit le miroir le plus fidèle possible à la façon dont les « villes de papier » sont des cités inexistantes que des cartographes inscrivaient afin de repérer ceux qui voudraient copier leur travail ». C'est ce qu'a très bien réussi l'écrivaine en nous guidant sur la route de son imaginaire qui en vient à se confondre à celui de Dickinson.

Littérature du Québec

Chroniques d'YVON PARÉ

Judi 23 août 2018

DOMINIQUE FORTIER ET SA QUÊTE



DOMINIQUE FORTIER présente un sixième ouvrage avec *Les villes de papier*, un livre qui va faire son chemin, j'en suis certain. Cette fois, elle nous entraîne dans le sillage d'Emily Dickinson, la poète américaine née en 1830 et décédée en 1886. Une femme excentrique, disait-on, qui n'a guère quitté sa ville natale d'Amherst, dans le Massachusetts, la maison familiale où elle vivait en recluse avec sa sœur Lavinia. Une farouche qui n'avait besoin que d'une « chambre à soi » pour écrire dans le silence, entretenir une correspondance avec des amis qu'elle ne voyait jamais. Elle ne se résignait jamais à accueillir des visiteurs. Et sa manie de porter des robes blanches

l'a rendue encore plus inquiétante. Une sauvage qui fascine encore nombre d'écrivains. Son premier recueil paraît après sa mort, en 1890. Bien sûr, Dominique Fortier nous parle de ses liens avec certains lieux, des maisons qui vous happent et peuvent facilement devenir une place que vous ne voulez plus quitter. Écrire, c'est peut-être choisir la réclusion pour mieux voir le monde en soi et autour de soi, cet espace qui se modifie selon les jours et les regards.

Je ne connais guère Emily Dickinson, sa poésie, même si son nom m'est familier. Ce n'est pas le cas de Dominique Fortier que j'ai lu dès sa première publication en 2008. Je n'ai cessé d'en parler depuis et elle revient régulièrement sur mon blogue. Dominique Fortier me fascine par son écriture et le monde singulier qu'elle ne cesse de parcourir pour cerner ce qui habite un écrivain, le pousse vers ces longues séances de réclusion où il se concentre sur les mots pour saisir la vie autour de lui.

Je répète souvent qu'un écrivain est un lecteur de l'univers dans lequel il vit, de la société et de son époque qu'il est si difficile de comprendre malgré toutes les analyses savantes. Lecture aussi des écrivains de son temps et ceux qui constituent « les miracles de la littérature ». Un écrivain passe sa vie à lire et c'est pourquoi la tentation de la solitude est toujours là. Je pense à Walt Whitman, un contemporain d'Emily Dickinson, qui n'a pas voyagé même s'il donne l'impression d'avoir parcouru le monde dans les longues stances de ses textes où il tente de dire la beauté de l'univers et de l'Amérique en particulier.

FASCINATION

Dominique Fortier est fascinée par Emily Dickinson, certainement parce qu'elle trouve en elle, dans ses poèmes et sa façon de vivre, une manière qu'elle accepte ou réfute. Un écrivain est toujours un peu le reflet d'un autre écrivain.

Depuis des mois, je relis les recueils de poèmes et de lettres d'Emily Dickinson, je compulse les ouvrages savants qui lui ont été consacrés, j'écume les sites où l'on voit des photos de Homestead, des Evergreens voisins, de la ville d'Amherst au temps des Dickinson. Jusqu'à maintenant, c'est une ville de papier. Est-il préférable qu'il en soit ainsi, ou devrais-je, pour mieux écrire, aller visiter en personne les deux maisons transformées en musée ? (p.25)

La jeune Emily grandit dans une famille austère, une grande maison qu'elle ne quittera que pour ses études au collège d'Amherst et au séminaire Holyoke. Toute sa vie sera remplie des gestes qu'il faut accomplir dans son lieu de vie, de certaines tâches à exécuter et aussi de ces moments où elle écrit, lit et se livre à la passion qui la fait traîner un crayon dans la poche de son tablier, écrire sur des bouts de papier, ou encore sur le carton d'une boîte. Ses poèmes prennent ainsi une odeur qui les distingue les uns des autres. Tout comme elle adore les fleurs qui vont dans toutes les directions, qu'elle n'entretient jamais parce que tout ce qui vient de la nature est bon et a droit à la vie. Elle constituera un herbier important. Emily avait un esprit ordonné malgré sa fascination pour les mots et les images.

Dans la maisonnée Dickinson, chacun vague à ses affaires. Père se prépare en vue d'une rencontre avec un client important ; Mère est très occupée par ses migraines ; Austin repasse sa leçon de grammaire ; Lavinia, un chat sur les genoux, brode un coussin, tandis qu'Emily, là-haut dans sa chambre, écrit une lettre à quelqu'un qui n'existe pas. Si elle a assez de talent, il finira par apparaître. Les mots sont de fragiles créatures à épingler sur le papier. Ils volent dans la chambre comme des papillons. Ou bien ce sont des mites échappées des lainages - des papillons à qui manquent la couleur et l'esprit d'aventure. (p.45)

Dominique Fortier s'avance sur le bout des pieds, souffle dans le cou d'Emily, la pousse, la surveille, l'invente, résiste à l'envie d'aller dans les maisons qui sont devenues des musées. Et elle fait bien. Ces visites sont toujours décevantes. Je pense à la maison d'Henry Longfellow à Boston. Une belle grande habitation où il fallait suivre des tapis pour ne pas abîmer le bois des planchers, se tenir derrière des cordons, regarder de loin un bureau, des photos, des livres, un grand fauteuil pour rêver. Tout était figé. Comment sentir la vie de l'auteur d'Évangéline dans ce monde figé. Il n'y avait que Longfellow pour le secouer. Un lieu s'anime quand il y a une âme qui l'habite.

Dominique Fortier aime mieux les châteaux qu'elle échafaude avec les mots, celles que l'on construit avec un stylo, ces lieux fragiles où il est possible d'explorer toutes les dimensions de son corps.

Pendant ce temps, tous les matins je vais rendre visite à Emily dans ce Homestead inventé d'après les photos vues dans les livres et les descriptions des témoins et des historiens. J'entre sur la pointe des pieds, pour ne pas trouer les planchers de papier, je n'ose pas m'asseoir. Je repars en laissant la porte entrouverte. (p.70)

L'écrivaine trouvera son espace à soi près de la mer, une côte sauvage où elle peut respirer et écrire dans les vibrations du matin.

QUÊTE

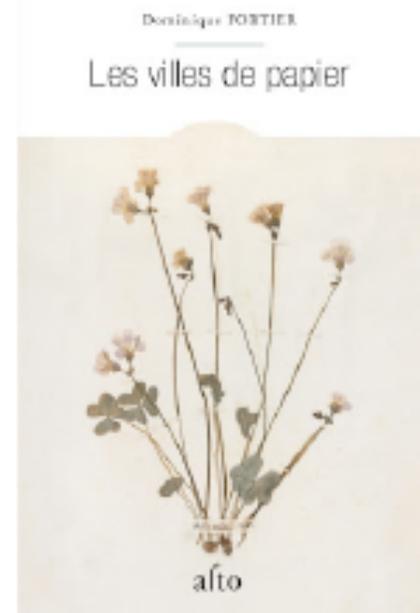
Ce qui fascine Dominique Fortier, je crois, c'est l'acte d'écrire avant tout, ce qui pousse quelqu'un à se retirer pour bousculer les mots, chercher une vérité ou une forme de certitude, comprendre pourquoi un homme ou une femme s'acharment sur des phrases quand ils pourraient s'étourdir dans des villes qui se ressemblent toutes. Habiter la solitude pour être là dans le monde. Écrire dans un lieu retiré pour se connecter à tous les points de la planète. Emily Dickinson, seule, surveillait le monde par sa fenêtre, s'émerveillait des métamorphoses que les saisons apportent. Hors de la vie en société, mais combien attentive à son petit monde.

En écrivant, elle s'efface. Elle disparaît derrière le brin d'herbe que, sans elle, on n'aurait jamais vu. Elle n'écrit pas pour s'exprimer, quelle horreur, ce mot lui rappelle celui d'expectorer, dans les deux cas le résultat ne peut être qu'un flegme gluant, plein de glaires ; elle n'écrit pas pour se distinguer. Elle écrit pour témoigner : ici à vécu une fleur, trois jours de juillet de l'an 18**, tuée par une ondée un matin. Chaque poème est un minuscule tombeau élevé à la mémoire de l'invisible. (p.116)

Dominique Fortier se demande pourquoi il n'y a pas plus d'écrivains qui choisissent la solitude pour voir ce qui les entoure et trouver des échos en eux. Je pense à mon ami Carol Lebel dont j'ai parlé il y a quelques semaines. Il vit depuis des années dans sa maison de Québec, ne sort guère et ses grandes expéditions se font dans son jardin. Il navigue dans sa balançoire au milieu des vignes qui prennent tout l'espace et lui offrent de belles grappes de raisins juteux. Il peint, il écrit de la poésie, aime sa solitude, poursuit une quête qui recommence tous les matins. Je pense aussi à Maud Lewis, cette artiste de la Nouvelle-Écosse qui a peint tout un univers en surveillant le monde par la fenêtre de sa petite maison.

Nous pouvons découvrir les continents en allant d'une ville à l'autre, en nous compressant dans un avion pour survoler les océans et débarquer dans une cité où respirer est de plus en plus difficile. On peut le faire aussi en demeurant parfaitement immobile.

Je me sens tellement plus existant près de mon Grand Lac sans fin ni commencement, sur la dune avec les sifflements des pins qui changent selon les humeurs du vent et inventent des concertos les jours de pluie.



La paruline à poitrine rousse, le geai bleu impertinent, la mésange rieuse, le pic mineur qui explore le pommier, le grand pic qui arrive en ricanant et ausculte les épinettes. Les papillons aussi qui s'abandonnent aux courants d'air chaud, les chardonnerets qui font des fêtes ces temps-ci. Tout cela me fascine. Tout cela change selon les heures et les jours. Je m'applique à être un regard pour lire le monde et je ne voyage qu'entre la maison et mon pavillon où les livres attendent d'être lus. Lire sans arrêt pour être présent au monde. Écrire pour mieux voir la vie qui m'entoure.

Le monde. Le monde est petit comme une orange. Il est incroyablement compliqué et d'une absolue simplicité. Le monde peut être remplacé, recréé, anéanti par les mots. Il existe de l'autre côté de la fenêtre, ce qui est une autre façon de dire qu'il n'existe pas. Ce qui existe : la flamme de la bougie, le chien à ses pieds, les draps de coton, les fleurs de jasmin aplaties entre les pages des dictionnaires, qui dorment entre le mot jardin et le mot journée, les braises dans l'âtre, les poèmes qui palpitent dans le tiroir. Le monde est noir et la chambre est blanche. Ce sont les poèmes qui l'éclairent. (p.136)

Quel bonheur de lire Dominique Fortier, cette écriture qui envoûte comme la musique d'Arvo Pärt qui hypnotise dans le soir, quand le soleil se défait derrière l'horizon, dans une saignée rouge. Un délice que ces textes figolés comme des petits tableaux. Voilà le rôle de la littérature qui aide à mieux respirer et à voir autrement.

Dominique Fortier

LES VILLES DE PAPIER

Alto, Québec, 2018, 187 p. ; 22,95 \$

La délicatesse de la couverture, une reproduction d'une fleur de l'*Herbarium* d'Emily Dickinson conservé à l'Université Harvard, annonce bien la fine dentelle qui qualifie l'écriture de cette vraie et fausse biographie de la mythique poétesse du XIX^e siècle.



Dans *Les villes de papier*, Dominique Fortier explore les mondes qu'elle a elle-même déjà habités et habite encore, comme ceux qui ont vu grandir puis mourir « la dame en blanc ». Si l'auteure a séjourné autant à Montréal, Ottawa et Boston qu'à Scarborough ou Cape Elizabeth – avec « sa plage de sable si blanc qu'il en semblait presque lunaire » –, Emily Dickinson, quant à elle, n'a guère bougé d'Amherst, son lieu de naissance dans le

Massachusetts. À travers ces deux récits en parallèle perce le vibrant contraste entre les écrivaines, que l'habileté de l'auteure Fortier met encore plus en lumière. « Emily des champs n'est jamais allée à la mer. Cette étendue mouvante et bleue l'effraie. »

Le monde de la célibataire américaine (1830-1886) est fait de fleurs et de livres, de solitude aussi. « Comme ses plantes, elle aussi a passé l'hiver entre les pages d'un livre. » Elle était très jeune quand sa famille bourgeoise l'avait initiée au plaisir de la cueillette des fleurs et à l'étonnement de leur conservation temporaire dans un volume de l'encyclopédie *Britannica*. « Après quelques mois, les pages auront absorbé l'humidité de la plante, et vous pourrez la coller dans votre herbier. Emily s'émerveille en silence de cela : les livres s'abreuvent à l'eau des fleurs. »

Le monde d'Emily réside dans les livres, soutient Dominique Fortier. « Chaque livre en contient cent. Ce sont des portes qui s'ouvrent et ne se referment jamais. Emily vit au milieu de cent mille courants d'air. Toujours il lui faut une petite laine. » La poétesse sera pourtant heureuse dans la vie d'ermite effacé qu'elle se sera choisie. « Elle a besoin de si peu de choses qu'elle pourrait aussi bien être morte – ou n'avoir jamais existé. [...] Elle n'est pas cachée, elle n'est pas recluse. Elle est au cœur des choses, au plus profond d'elle-même, recueillie. »

Dominique Fortier est une chercheuse consciencieuse et une romancière adroite ; elle sait enrichir ce qu'elle a déjà recueilli comme informations sur son personnage, considéré un des

plus importants écrivains de son époque. L'auteure québécoise partage sa réflexion et son émotion. « Les rayons d'or déferlent en coulées de miel par la fenêtre. La lumière d'après-midi est si épaisse qu'Emily a l'impression d'être une abeille prise dans de l'ambre. »

Les villes de papier est le sixième livre de Fortier, dont le premier roman, *Du bon usage des étoiles*, a reçu le prix Gens de mer du festival Étonnants Voyageurs en 2008 et le quatrième, *Au péril de la mer*, le Prix du Gouverneur général en 2016.

Michèle Bernard

LALISTE

Les livres qui nous font aimer les livres

1 **LE LISEUR, BERNARD SCHLINK**

L'histoire de cette liaison entre un étudiant épris de littérature et une femme plus âgée, une analphabète qui cache un lourd secret, a valu à son auteur la pôle position dans la liste des *best-sellers* du *New York Times* en 1995, une première pour un roman allemand. L'adaptation au cinéma par Stephen Daldry, en 2008, a permis à Kate Winslet de décrocher l'Oscar de la meilleure actrice.

NORMAND PROVENCHER

2 **LE MYSTÈRE HENRI PICK, DAVID FOENKINOS**

Ce livre pétillant est un prétexte à une enquête littéraire qui montre aussi les dessous du monde de l'édition (qui ne sont pas toujours très sexy). Mais Foenkinos, avec ce récit sur un manuscrit refusé qui a une deuxième vie et un étonnant succès, nous donne surtout le goût de prendre le temps de savourer un livre sur un banc extérieur, un beau jour d'été...

ÉRIC MOREAULT

3 **MISERY, STEPHEN KING**

Dans ce roman de Stephen King, Paul Sheldon a intérêt à écrire vite et, surtout, au goût de sa plus grande admiratrice, Misery Chastain, qui lui ordonne, sous peine de sévères punitions, de ressusciter l'héroïne de sa dernière œuvre. Dans l'adaptation au grand écran, la scène de la fracture des chevilles à coups de masse a marqué les esprits. Avec raison.

NORMAND PROVENCHER

4 **LES VILLES DE PAPIER, DOMINIQUE FORTIER**

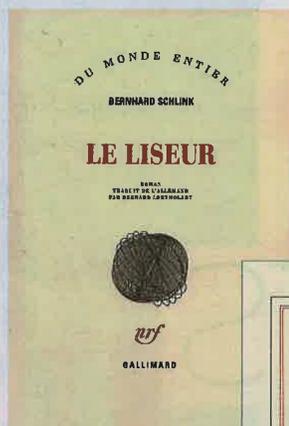
Tous les livres de Dominique Fortier donnent envie de lire, mais surtout de lire mieux, de façon plus attentive et plus sensible. Dans *Les villes de papier*, l'autrice nouvellement maman part sur les traces de la poète américaine Emily Dickinson, à Boston. On nage entre récit et poésie, du jardin à la chambre de l'écrivaine, en goûtant chaque mot.

JOSIANNE DESLOGES

5 **4321, PAUL AUSTER**

Passé maître dans l'art de la fiction dans la fiction, de l'écriture dans l'écriture et du réalisme new-yorkais, Paul Auster donne une véritable leçon de construction de roman dans *4321*. On y suit plusieurs destins parallèles de Ferguson, qui apprend à devenir écrivain, journaliste et amant dans l'agitation de New York et de Paris dans les années 60.

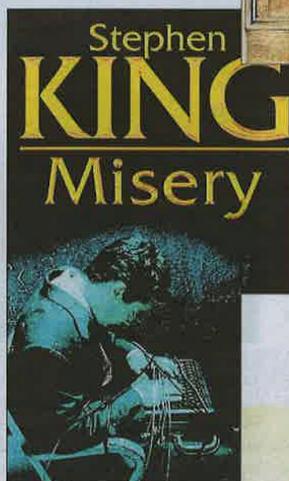
JOSIANNE DESLOGES



1



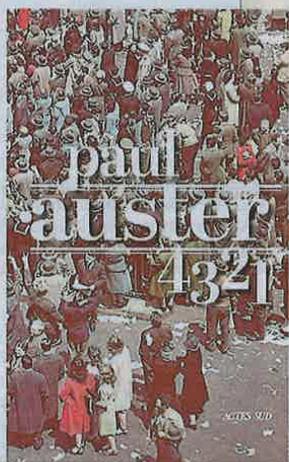
2



3



4



5

LEDEVOIR

Prix des critiques littéraires des collégiens: les cinq finalistes enfin dévoilés



Photo: Marie-France Coallier Le Devoir Les collégiens ont élu le roman de Jean-Christophe Réhel en avril dernier, à Québec.

Le Devoir

8 juin 2019

Lire

Le 17 avril, une soixantaine d'élèves provenant de collèges du Québec, de Chicago et de Marseille a décerné à *Ce qu'on respire sur Tatouine* (Del Busso), de Jean-Christophe Réhel, le 16e Prix littéraire des collégiens. Rappelons que *Créatures du hasard* (Le Cheval d'août), de Lula Carballo, *Les villes de papier* (Alto), de Dominique Fortier, *De synthèse* (Alto) de Karoline Georges, et *Querelle de Roberval* (Héliotrope), de Kevin Lambert, étaient également en lice pour ce prix.

En parallèle au Prix littéraire des collégiens, les élèves étaient invités à participer au Prix des critiques littéraires des collégiens. L'édition 2019 a connu un vif succès puisque pas moins de 73 critiques ont été soumises au jury composé de Julie Gagné, enseignante et coordonnatrice au cégep régional de

Lanaudière à L'Assomption, de Daniel Gosselin, enseignant au cégep Vanier, et de Louise-Maude Rioux Soucy, directrice adjointe de l'information et responsable des pages culturelles au *Devoir*. Cette semaine, *Le Devoir* vous présente enfin les cinq meilleurs textes (un par livre finaliste au Prix des collégiens) de la cuvée 2019.

Une femme de papier

Les villes de papier

Une ville de papier est un lieu qui ne peut pas être vu, exploré, apprécié : c'est une ville inventée par les cartographes afin d'authentifier leur travail. Comme ces endroits, Emily Dickinson ne subsiste que sur papier.

De son vivant, elle n'acceptera d'être vue, explorée et appréciée qu'à travers sa poésie. Elle aura ainsi été une femme de papier.

C'est ce que nous révèle Dominique Fortier dans *Les villes de papier* (Alto), un parfait amalgame de faits historiques et de fragments de vie imaginés où on ne saurait dire quand les uns s'achèvent et les autres débutent.

Le tableau soigneusement peint nous emmène dans les profondeurs des pensées de la poète qui se réfugie dans ses écrits pour se protéger de la réalité qui ne saurait la satisfaire.

Lassée des interactions humaines, la fameuse « dame en blanc » est encore aujourd'hui reconnue comme une énigme du monde de la poésie américaine en raison de son isolement et de son refus de rendre son oeuvre publique.

Dans son roman, Dominique Fortier nous transmet le mystère d'Emily Dickinson avec une douce habileté. Les lecteurs se voient confier la poétesse au creux de leurs mains lors d'une visite privilégiée de son âme.

Son écriture délicate, à l'image d'Emily, et ses descriptions pénétrantes nous transportent dans un monde d'ombre et de lumière, de vie et de mort, de jardins luxuriants et de fleurs séchées.

Chaque page est un pétale soigneusement conservé, un pas vers la résolution de l'énigme qu'est la femme de papier.

Le récit sur la vie de l'écrivaine américaine et celui qui nous raconte des souvenirs de la vie de l'auteure québécoise s'entrecroisent dans une danse méticuleuse où tout est lié. L'adresse des transitions inspire une admiration profonde pour Emily de la part de Dominique Fortier qui ne peut faire autrement que nous être transmise.

— Camille Bergeron Cégep de Lanaudière à Terrebonne